

Jean-François Maillard
Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Paris

Transmettre et diffuser les textes anciens au XVI^e siècle

Scriptum, Szeged
2000

LECTURA

Vendégelőadások
a Szegedi Olvasmánytörténeti Munkaközösségben

Gastvorträge im Arbeitskreis für Lesekulturgeschichte, Szeged

7.

Sorozatszerkesztő/Hrsg. von
Monok István

ISSN 1417-7048
ISBN 963 8335 73 4

A borítón Michael Prischwitz nyomdászjelvénye (1523)
Umschlag: Druckermark von Michael Prischwitz (1523)

Megrendelhető/Medieninhaber
Sík Sándor Könyvesbolt
H-6720 Szeged, Oskola u. 27.

Transmettre et diffuser les textes anciens au XVI^e siècle: premiers résultats d'une entreprise européenne

C'est lors d'une rencontre largement européenne «Sur les normes internationales des bases de données pour l'étude de la Renaissance», organisée par Iván Horváth en janvier 1991 dans le prolongement de celle qui venait d'avoir lieu à Ferrare¹, que le Centre de recherches de la Renaissance de l'Académie des sciences de Hongrie a encouragé la naissance d'un premier projet, venu à son terme quelques années après, avec la collaboration précieuse de l'équipe d'István Monok à l'université de Szeged. *L'Europe des humanistes (XIV^e–XVII^e siècles)*, répertoire conçu comme un guide préalable à des recherches plus fines, constituait en quelque sorte un débroussaillage partiel pour reconnaître le terrain en attendant que chaque pays, mieux outillé pour le faire, inventoriât exhaustivement ses propres humanistes, leur production imprimée ou manuscrite et la diffusion de celle-ci.

C'est encore la Hongrie qui, sans attendre que cette seconde entreprise fût reconvenue et couronnée de succès, s'est jointe la première au projet d' «Europa humanistica» pour traiter systématiquement les humanistes du bassin des Carpates et nous donne à nouveau l'occasion d'exposer dans les mêmes lieux les premiers résultats obtenus dans le domaine de l'humanisme français.

La France des humanistes. Hellénistes I qui ouvre la collection «Europa humanistica», inaugurée chez Brepols par l'Institut de recherche et d'histoire des textes², repose sur une définition préalable du mot humanisme qu'il convient de cerner d'autant plus rigoureusement que ses significations sont ployées à de multiples usages. Il désigne essentiellement toute forme d'activité philologique ayant eu pour propos le retour aux sources textuelles, non seulement antiques mais aussi médiévales, et leur étude de première main afin de les transmettre. On constatera que cette définition est plus large que celle des universités italiennes du XV^e siècle où l'*umanista*, professeur de rhétorique, limitait son champ aux Lettres profanes. Elle déborde corollairement le contenu des *studia humanitatis* traditionnellement limités à cinq disciplines (grammaire, rhétorique poésie, histoire et morale) en incluant l'étude des sources chrétiennes. Elle rejette cependant la définition extensive, pour ne pas dire floue, charriée par les siècles postérieurs, qui assimile l'humanisme à une idéologie morale laïcisée, philanthrope et tolérante, héritée des XVIII^e–XIX^e siècles, diluant ainsi son activité spécifique dans une coloration intemporelle. Doit-on conclure que l'on a opté pour une définition étriquée, séparant artificiellement l'activité philologique, ainsi mise au premier plan, des autres plus

¹ Toutes les entreprises en cours et les projets touchant la Renaissance y avaient été exposés à l'occasion d'une rencontre internationale («Renaissance Meeting '89») organisée par l'Istituto di Studi Rinascimentali de Ferrare, du 27 au 29 mai 1989.

² Réalisé par la Section de l'Humanisme (Jean-François Maillard, Judit Kecskeméti, Catherine Magnien et Monique Portalier), l'ouvrage est paru à Turnhout, Brepols, 1999.

directement créatives dans les domaines littéraire, philosophique ou politique et confiné nos érudits dans un ghetto parfaitement imperméable aux enjeux et aux conflits du temps? La majorité des arguments produits par nos érudits pour justifier leur travaux en fournissent le démenti formel. Ils donnent aussi la preuve que leur création personnelle ne peut être pleinement appréciée sans que soit pris en compte pour la construire leur retour au texte ancien et la volonté de le transmettre. Il convenait de rappeler le caractère indissociable de ces deux types de production comme une évidence souvent perdue de vue dans les études littéraires et dans nombre d'instruments de référence disponibles.

Le retour aux sources va de pair avec leur transmission, deuxième leitmotiv de l'humanisme, inlassablement répété et mis en œuvre. Transmettre les textes ne relève pas simplement d'un geste conservateur aux sens passésiste et en quelque sorte patrimonial que pourraient revêtir les opérations de sauvetage de manuscrits moisissus ou rongés par les vers, selon la formule topique qui émaille les narrations émues de nos érudits. C'est une tâche pour ainsi dire apostolique, conçue non seulement comme une dette par rapport au passé, mais comme un impératif ancré dans le présent et tourné vers l'avenir. Elle a en effet pour enjeu la mise en place d'une nouvelle pédagogie, au sens large d'une *παιδεία* qui soit une *ἐγκυκλοπαιδεία*, culture générale reconstituant le cercle complet, organiquement relié, des disciplines. On mesure mieux depuis le magistral ouvrage posthume de Gilbert Gadoffre la dimension socio-politique d'un humanisme qui loin de se replier dans une neutralité indifférente à son époque fut l'arme offensive d'une révolution culturelle voulue et soutenue par le pouvoir royal.³ Celle-ci pourrait se résumer comme la mutation d'une ère de la logique formelle et de la dialectique scolastiques tardives, équipées de leur terminologie spécialisée, à l'ère de la philologie où toutes les ressources de la grammaire, de l'histoire et de la rhétorique se trouvent mobilisées en vue d'un savoir global éloquent. La transmission et la diffusion des textes anciens à partir, autour ou sous l'influence de Guillaume Budé correspondent donc à un programme délibéré et militant d'un petit groupe de pression initial autour de François I^{er} dont les deux principaux relais et les fers de lance sont le mécénat et le monde du livre en pleine expansion, ses points de ralliement qui n'en font qu'un à l'origine le collège des lecteurs royaux et la bibliothèque royale, plus lentes à prendre leur essor.⁴

Le premier volume mis en chantier se devait donc de s'ordonner autour de la figure de Guillaume Budé, de ses amis et de ceux qui s'inspirèrent peu ou prou de ses méthodes, sans que l'on puisse dire qu'il constitua au sens strict une véritable école. Nés entre 1450 et 1500, les érudits choisis sont le plus souvent très mal connus: Guillaume Petit, l'introducteur de Budé auprès du roi, Jacques Merlin dont certaines éditions sont réalisées en liaison avec Petit, Germain de Brie proche de

³ Voir Gilbert Gadoffre, *La révolution culturelle dans la France des humanistes. François I^{er} et Guillaume Budé*. Préface de Jean Céard, Genève, Droz, 1997.

⁴ Voir Antoine Coron, «Collège royal et Bibliotheca regia. La bibliothèque savante de François I^{er}», dans *Les origines du Collège de France (1500–1560)*, Paris, Klincksieck, 1998, p. 143–183, et *Reliures royales de la Renaissance. La librairie de Fontainebleau (1544–1570)*, éd. Marie-Pierre Laffitte et Fabienne Le Bars, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1999.

Budé, Pierre Danès, premier lecteur royal de grec, Giustiniani, premier lecteur de François I^{er} pour l'hébreu treize ans avant l'institution du Collège royal, dans la même discipline mais plus tardivement le calviniste Jean Mercier, Joachim Périon, traducteur officiel méconnu de Henri II et inséparable de son rival Jacques Louis d'Estrebay, Gentien Hervet, dont l'œuvre prolifique sert la contre-propagande anti-protestante du pouvoir, appuyée sur la transmission des Pères grecs à laquelle travaillent de leur côté Philippe Montanus et le chartreux Godefroy Tilmann. Beaucoup de ces érudits ont ainsi pour autre point commun de prolonger la grande entreprise érasmienne de transmission de Jean Chrysostome et de divers Pères grecs.

Pourquoi donner le pas aux transmissions d'auteurs grecs, dont on constate au demeurant qu'elles n'excluent jamais celles d'auteurs latins et que les hellénistes, trilingues, sont plus souvent que les autres tournés vers les études hébraïques? Dans ce cas, pourquoi n'avoir pas commencé par mettre en scène les tous premiers hellénistes? Si les hellénistes n'étaient pas inconnus à la génération précédente, confinés dans des cercles plus restreints, il ne s'agissait pas encore à proprement parler des promoteurs du programme culturel humaniste, conçu comme une nouvelle encyclopédie intégrale réconciliant christianisme et Lettres profanes, notamment à travers les Pères grecs qui ont montré la voie en profitant les premiers de toutes les ressources de la littérature païenne. Il a paru non moins significatif de commencer par centrer la recherche sur l'idéal trilingue d'un retour aux sources occidentales à travers les trois langues de l'Écriture, concomitant à Alcalá où s'élabore la célèbre Bible polyglotte sous l'impulsion du cardinal Ximenes de Cisneros à partir de 1516, au collège trilingue de Louvain en 1517, l'année même où Giustiniani arrive à Paris et où germe autour du roi le projet d'un collège similaire, tandis que les postes les plus importants sont dorénavant confiés à ceux qui savent le grec.

D'autres hellénistes auraient tout aussi bien pu figurer, en vertu de la chronologie, au nombre des élus de ce premier volume, à commencer par une figure d'humaniste qui sur un autre mode domine tout autant la période: Jacques Lefèvre d'Étaples. Instruit comme l'avait été Budé et bien d'autres par le premier maître de grec à Paris Georges Hermonyme de Sparte, il savait certes le grec, mais sans le pratiquer comme Budé à l'instar d'une langue vivante. Ses traductions, notamment d'Aristote, ne sont pas toujours reprises à nouveaux frais et se fondent sur des traductions italiennes du siècle précédent. D'autres contemporains et amis de Budé eussent déjà mérité ici une place dans l'histoire de la diffusion des Lettres grecques: en symétrie avec Giustiniani, Jérôme Aléandre qui joue le rôle d'initiateur également susceptible d'être annexé à l'ère culturelle française, suivi par François Tissard et surtout Jacques Toussain.

En pensant aux éditions grecques telles qu'en donna ce dernier, on s'étonnera peut-être qu'un gros volume inaugural, voué à illustrer l'irruption d'une culture nouvelle largement appuyée sur le grec n'inventorie qu'occasionnellement des textes publiés en grec. Ce paradoxe n'est qu'apparent: pour faire connaître et créer des conditions favorables à la diffusion d'une langue et d'une littérature connues seulement de quelques spécialistes, il faut donner la priorité à la traduction parallèlement à l'édition des textes originaux, diffusés dans une proportion plus modeste. Des imprimeurs en grec ont existé, comme on le sait, assez tôt: à partir de 1520 en France, sur

les traces des pionniers italiens plusieurs décennies auparavant. Mais en raison du coût important des fontes, non compensé par une diffusion suffisante puisque le grec ne fait pas partie du cursus scolaire courant, le latin demeure dans un premier temps et durablement le moyen le plus efficace de répandre le grec en dehors du cercle des apprentis et d'érudits enthousiastes. A l'occasion, cette diffusion latine s'accompagne d'ailleurs d'une ébauche d'apparat critique indiquant des variantes en grec par rapport à la traduction antérieure, tirées le cas échéant d'un nouveau manuscrit, sans qu'on dispose ainsi dans son intégralité d'une version de référence. Plus souvent que le texte original, c'est sa version latine qui sert de base aux traductions en langue vernaculaire auxquelles on commence à s'essayer parallèlement.

Si le regroupement d'un nombre plus significatif d'hellénistes ne pouvait avoir lieu dans un seul volume, vu la masse d'éditions à y faire figurer sur plus d'un siècle, cette première sélection de douze humanistes tend au moins à montrer sur une longue durée la cohérence et la continuité des objectifs que l'on vient de résumer et des méthodes mises en œuvre par les héritiers de Budé. Elles sont mises en évidence par la multiplicité des échos renvoyés d'un érudit à l'autre, mais aussi par l'unité profonde du milieu qui les soutient: les mécènes ne sont pas seulement les pourvoyeurs de moyens permettant la poursuite de recherches, mais apparaissent le plus souvent comme de véritables érudits. Les éloges que ceux-ci leur réservent à cet égard ne sont pas aussi généralement topiques et flagorneurs que nous serions enclins à le croire sur la foi même de Budé.

Notion trop riche pour ne pas appeler des précisions, la transmission humaniste devait être illustrée sous ses diverses formes. Aux plus évidentes, telles que l'édition, le commentaire et la traduction d'un texte ancien, s'ajoutent les controverses qu'illustrent à propos de la traduction d'Aristote les retentissants conflits entre Périon et Estrebay puis avec Grouchy. Mais passer sous silence la chasse préalable des manuscrits en vue de leur édition, telle que l'organise Guillaume Petit sans toutefois procéder lui-même à un travail critique, eût appauvri et faussé la réalité. Pour donner de cette transmission aux visages multiples une image vivante, il convenait de faire converger sur un modèle semble-t-il inédit plusieurs approches: publication de tous les types d'arguments rarement réédités de nos jours, émanant des protagonistes de l'édition, y compris les imprimeurs-libraires, et prise en compte des auteurs et des destinataires de pièces liminaires versifiées. La reproduction intégrale de la page de titre, généralement abrégée dans les catalogues, apporte un complément d'informations inséparables des précédentes quant aux intentions des éditeurs intellectuels et matériels.

L'inventaire chronologique des éditions produites jusqu'au milieu du XVII^e siècle offre une deuxième approche. Elle montre que loin d'être figée la vie des textes n'est atteignable qu'à travers leur évolution, non dans la vérité originelle que les premiers éditeurs humanistes avaient cru pouvoir rétablir. Cette histoire est aussi celle de la diffusion européenne de ces éditions qui permet d'apprécier le rayonne-

ment contrasté de nos érudits et la réalité tangible d'une «*respublica literaria*», république des Lettres constamment invoquée dans leurs préfaces dans un sens plus large et moins spécialisé que ne sera celui du siècle suivant. Les textes manuscrits et imprimés y circulent d'un pays à l'autre dans une atmosphère d'émulation et de rivalité confessionnelle que révèlent notamment les grandes entreprises éditoriales de Jean Chrysostome ou de Basile.

La notice mise en tête de chaque monographie déploie à l'instar d'un article de dictionnaire la carrière politique, religieuse et littéraire de l'humaniste sans la séparer de son œuvre de transmission. Les méthodes suivies par celle-ci et le contexte dans lequel elle a lieu ressortent par ailleurs systématiquement dans les intertitres des préfaces dont la lecture demandait à être facilitée. Le néo-latin maniériste de nos humanistes, friands de raretés empruntées à différentes époques de la latinité offre en effet une syntaxe moins limpide que celle de l'Antiquité: le style de Budé frappait déjà ses contemporains, auquel ressemblait fort, sans doute par mimétisme, celui de son ami de Brie.

Inventaire des éditions et publication des différentes pièces liminaires constituent ainsi une forme de sauvetage qui rappelle l'esprit dans lequel travaillaient déjà les humanistes. Bien des œuvres ne sont conservées qu'en un seul exemplaire en province ou à l'étranger, même lorsqu'elles ont été imprimées à Paris. D'autres sont conservées dans des bibliothèques peu accessibles ou peu enclines à les communiquer aux chercheurs. On y a trouvé nombre de précisions inédites qui enrichissent voire renouvellent la biographie des érudits, même ceux qui sont supposés connus, comme Budé, Hervet ou Périon, plus encore l'environnement souvent oublié qu'ils évoquent. Enfin, la plupart des préfaces données dans un but savant n'en ressortissent pas moins à la littérature et méritent d'être également appréciées de ce point de vue, tant elles laissent libre cours à des genres variés: critique littéraire, polémique, traité théologique, autobiographie, prosopopée ou encomion. La préface est ainsi une variété de la correspondance, dotée cependant de ses règles propres, indispensables à son efficacité, qu'un érudit conscient de l'importance du genre nous rappelle à l'occasion.

Pour ne souligner ici que les éléments intéressant l'axe choisi de la transmission et de la diffusion des textes anciens, frappe d'emblée le ton de propagande qui anime ces préfaces non seulement pour promouvoir le programme humaniste précédemment évoqué, mais pour revendiquer un nouveau statut du transmetteur. L'éditeur intellectuel (et l'éditeur matériel quand les rôles se confondent) comme le traducteur aspirent désormais à occuper une place aussi digne que celle de l'auteur ancien qu'ils restituent et du créateur qu'ils sont ou entendent être parallèlement. Ne se jugent-ils pas à la limite bénéficié d'une supériorité par rapport à l'auteur ancien dont ils valorisent le texte pour le diffuser partout, ce qu'aucun ancien n'était en mesure de faire? Ils se considèrent en tout cas supérieurs aux auteurs contemporains qui satisfont de balivernes un public avide de nouveautés. En prétendant rendre au texte ancien sa jeunesse originelle (*instaurare*) et le restaurer

dans sa pureté (*restituere*), l'humaniste se compare à l'occasion à l'archéologue qui restaure les monuments ruinés. S'il s'assimile aux anciens, c'est pour mieux affirmer, implicitement ou non, sa supériorité, celle du nain juché sur les épaules d'un géant pour voir plus loin que lui.

Par-delà les narrations émues et d'un enthousiasme sans doute sincère qui ne ressortit pas à la seule rhétorique de la propagande, qu'apprenons-nous concrètement des épisodes parfois romanesques de la chasse au manuscrit? En premier lieu que les humanistes travaillaient par la force des choses au coup par coup, faute de pouvoir rassembler au préalable un ensemble de manuscrits datés et rangés en familles constituant ce que nous appelons un *stemma*. Pour aléatoires que nous paraissent les critères de choix pour donner une édition à partir de manuscrits trouvés par hasard, la démarche initiale ne pouvait être différente, au demeurant susceptible de fournir des leçons non moins valables voire meilleures que celles de nos éditions modernes. Ancien ou très ancien, sans autre précision (un manuscrit de saint Ambroise, nous dit-on naïvement, aurait pu être écrit de son temps!), le manuscrit est l'objet d'un véritable culte non pas en tant qu'objet précieux et fétiche passéiste tel qu'on a tendance à le considérer de nos jours, mais comme un moyen de produire un texte plus correct et plus beau grâce au miracle d'une imprimerie dont on vante plus souvent les prouesses qu'on ne critique les effets pervers. Avant de mettre sous presse, transmettre suppose un acte critique. L'époque du manuscrit n'avait ignoré ni les préfaces ni les ébauches d'un appareil critique. Pour diverses raisons aussi bien techniques qu'intellectuelles, la Renaissance marque la véritable naissance de la philologie critique. A mesure que surgissent en effet de nouveaux manuscrits qui viennent concurrencer ceux que les imprimés antérieurs avaient utilisés, une présentation claire des variantes s'impose ainsi qu'une justification des méthodes utilisées, de l'authenticité des attributions, ce qui donne parfois lieu à une véritable histoire du texte ancien et de ses vicissitudes depuis l'origine. Des éditions pionnières aux grands corpus, notamment patristiques, à la fin de notre période, l'accumulation stratifiée des apports d'érudits successifs traduit dans la présentation même les progrès ou si l'on veut la complexité croissante de l'édition critique. Ces progrès sont alors perçus comme infinis: chaque lecteur, c'est-à-dire l'ensemble du monde savant, est convoqué pour amender le texte proposé s'il découvre un nouveau manuscrit. L'imprimé joue en quelque sorte le rôle de tribune médiatique permettant de lancer des avis de recherche. De même que le traducteur réfléchit sur son art dont il élabore la théorie, l'éditeur critique affirme ses exigences et pose les bases d'un protocole déjà moderne, en dépit des moyens limités qui sont encore les siens: consulter de bons manuscrits, écarter les restitutions conjecturales, signaler les variantes, donner les références exactes des citations. Tous n'atteignent pas cet idéal: de faux doctes, apprend-on hélas sans autre précision, s'approprient les textes anciens qu'ils publient, d'autres se font à bon compte une renommée en prétendant donner des textes sans avoir fourni un véritable travail philologique. Personne n'échappe plus désormais aux critiques, fût-ce le grand Budé qui ne donne pas toujours de bonnes leçons et ne cite pas avec assez de précision ses sources.

Point d'impression d'un texte sans moyens matériels importants et par conséquent sans recours à des mécènes assez riches et généralement puissants dans l'appareil d'Etat, en mesure d'assurer à l'érudit le loisir nécessaire, de l'accueillir dans sa Maison, de subventionner l'édition après lui avoir dans un certain nombre de cas procuré le ou les manuscrits. La richesse n'eût pas suffi à déterminer un tel soutien si les mécènes n'avaient partagé l'idéal et dans une large mesure la culture de leurs protégés. C'est en premier lieu à la culture des mécènes, corollairement à leur générosité, que rend un hommage semble-t-il rarement injustifié l'épithète récurrent d'*humanissimus*. On peut schématiquement constater l'existence de deux strates de mécénat. Le mécénat d'Etat sous l'impulsion directe de l'entourage royal et du roi lui-même est ici représenté par Guillaume Petit, Jean du Tillet ou Jean de Gaigny qui écument ou font écumer systématiquement les bibliothèques monastiques pour confier les textes aux imprimeurs, de préférence érudits, tels que Josse Bade ou Jean Petit. Il faut y ajouter au même niveau le rôle culturel des Guises-Lorraine, Jean et Charles de Lorraine, ou en Italie Marcel Cervin (l'éphémère Marcel II) qui fournit à Gentien Hervet nombre de manuscrits qu'il l'engage à éditer. Au second niveau, le mécénat de la haute bourgeoisie parlementaire à côté de fonctionnaires royaux de moindre rang, nouvelle classe conquérante, assure le relai et le succès du programme humaniste. Certes bien représenté encore, le clergé est cependant loin d'avoir le monopole de ce mécénat dont la composition confirme assez nettement la laïcisation du nouveau savoir promu par l'humanisme.

Le succès de ce programme n'est pourtant pas acquis d'emblée: nos érudits se plaignent volontiers de la dureté des temps et du rôle secondaire qu'ils jouent dans la société. Comme Budé dans ses carnets intimes, son ami de Brie et avec plus de raisons Estrebay déplorent le mépris d'une société ploutocratique pour des activités désintéressées et le piètre salaire qu'elle leur concède. Ces plaintes peuvent passer pour topiques, mais témoignent du sentiment diffus, fût-ce des mieux lotis, que la lutte pour la reconnaissance n'est pas encore gagnée. Faux-doctes, mécénat aléatoire par définition, société ploutocratique et public naturellement plus porté aux nouveautés faciles: le tableau, semble-t-il de tous les temps, est-il si uniformément sombre? Il serait plus objectif de le considérer comme fortement contrasté et dépendant des situations individuelles. En témoignent les échos contradictoires émanant du monde du livre, autre relai non moins décisif que celui du pouvoir et du mécénat pour assurer la diffusion, mais très souvent aussi la transmission savante.

Peut-être davantage que d'autres types d'écrits à caractère littéraire ou religieux, les éditions de textes anciens constituent un gisement particulièrement riche de renseignements sur le monde du livre, ses rapports avec les auteurs, ses pratiques commerciales et ses débouchés⁵. Le monde du livre désigne commodément une nébuleuse de fonctions parfois interchangeable, à la jonction de la technique, du

⁵ Voir notamment J.-F. Gilmont, *Jean Calvin et le livre imprimé*, Genève, Droz, 1997 et «Giovanni Calvino e il mondo del libro», dans *Schede Umanistiche* n° 2, 1998, p. 87-102.

commerce et de l'érudition: ce sont les imprimeurs-libraires en titre, leur chef d'atelier (*praefectus praelo*) ou leur correcteur, enfin l'érudit lui-même qui travaille ponctuellement avec lui ou plus longtemps pour assurer sa subsistance.

Nombreux sont les libraires qui, en amont, ont un rôle déterminant dans la transmission en participant à la chasse aux manuscrits dans les bibliothèques monastiques. A l'exemple de Josse Bade déjà cité, on pourrait ajouter celui de la dynastie des Chevallon-Guillard-Des Boys qui s'approvisionne si besoin est dans la bibliothèque du roi avec l'aide de ses «ministres de la culture», aumôniers et bibliothécaires tout à la fois, Guillaume Petit, Jean de Gaigny et Jean du Tillet. Pour rassembler les textes et les établir en relation étroite avec les humanistes, se trouve à plusieurs reprises mise en évidence la catégorie, généralement laissée dans l'ombre, des correcteurs. Désigné soit comme chef d'atelier, soit comme correcteur, le mot figurant en grec pour mieux valoriser la fonction, il fait en réalité office de directeur littéraire qui tient à faire savoir à grand renfort de détails la dignité scientifique du statut qu'il revendique. C'est lui qui traite d'égal à égal avec l'érudit, non seulement pour rassembler les textes, mais pour hâter l'achèvement d'un travail, voire intervenir concrètement dans son élaboration même. Donner de longues préfaces pour y étaler des compétences de philologue ou d'historien discutant le cas échéant de l'authenticité des textes anciens revient à proclamer on ne peut plus clairement une revendication souvent fondée. Tous ne seront certes pas à la hauteur de leurs prétentions, très tôt critiquées par Danès avant d'être brocardées en 1569 par Henri Estienne⁶, ni n'auront la relative notoriété d'un Estrebay ou d'un Gilbert Ducher, juriste devenu par la suite professeur au collège de la Trinité à Lyon. L'imprimeur-libraire en titre n'est pas non plus le dernier à se proclamer le défenseur d'études humanistes en ruines grâce à la «palingénésie» des livres dont il est en définitive le maître d'œuvre ou à refuser au nom d'une haute conscience scientifique les simulacres de livres.

Quant aux rapports entre imprimeurs-libraires et érudits, on constate qu'il n'est pas rare que ceux-ci soient sollicités et se voient offrir, comme Danès, un bon prix. Il est vrai que la renommée de ce dernier assure un marché au libraire Galliot du Pré. Les débouchés scolaires peuvent rendre compte d'autres sollicitations analogues.

On ne s'étonnera guère que le public le plus fréquemment visé soit en effet celui des collèges, tant les élèves que les professeurs, en liaison avec les programmes. Lorsque les textes n'en faisaient pas partie et concernaient les étudiants plus âgés, détenteurs de la maîtrise ès arts sanctionnant ce que nous appellerions les études secondaires, ils servaient aux auditeurs des lecteurs royaux, comme l'attestent les notes de cours de Pierre Danès, ainsi qu'à l'éducation des milieux dirigeants qui avaient recours à des précepteurs humanistes de grand renom. Tous sont globalement désignés comme *juvenes* ou *studiosi*, ce qui peut les mener à un âge certain, parfois qualifiés de pauvres pour mieux justifier le progrès accompli et le service que rend l'impression de textes devenus abordables.

⁶ Voir A. Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne*, Genève, Slatkine Reprints, 1971, p. 521-528: *Artis typographicae querimonia*.

Les pratiques commerciales laissent très tôt l'image d'un art consommé de la publicité sur la page de titre et parfois au colophon, où l'on a peine à distinguer la part du libraire de celle de l'érudit. Quoi qu'il en soit, le contenu des préfaces de ce dernier ou de l'avis du libraire est inséparable de la page de titre qui en valorise les points saillants. Souvent interminable, celle-ci se présente comme un véritable plaidoyer, à entendre pour ainsi dire comme un argument de colporteur, usant de différents moyens rhétoriques sur le registre de l'emphase, de l'émotion, de la critique presque obligée des éditions antérieures, voire de la poésie. Les arguments de vente les plus ordinaires mettent en avant, outre un nom d'érudit lorsqu'il est connu, l'amélioration, réelle ou non, de l'édition grâce à l'apport d'un manuscrit nouveau et son utilité pratique grâce à des index parfois nombreux et toujours très complets! L'érudit lui-même ne dédaigne pas ce type de publicité en louant le format du livre, facile à transporter ou à utiliser pour l'enseignement et la prédication. Que penser des pratiques commerciales d'imprimeurs loués par les érudits, mais assez souvent aussi épinglés pour leur esprit de lucre et la qualité scientifique médiocre de leur production qui en est la conséquence? Les critiques sont de plusieurs ordres: publicité mensongère quant à l'identité réelle de l'auteur qu'ils vendent ou des améliorations qu'ils prétendent avoir apportées d'une édition à l'autre. On a pu constater en effet certaines pratiques douteuses, y compris chez les plus renommés des imprimeurs, tels que Michel de Vascosan ou Henri II Estienne: des œuvres annoncées ne figurent pas dans l'édition, un texte est remployé sans mention du nom de l'érudit qui l'avait donné à l'origine. D'autres manœuvres sont perçues par la victime comme un véritable coup de poignard dans le dos: la réédition d'Aristote dans la traduction de Périon, revue sans son accord par Grouchy. Si la victime proteste vainement contre des trahisons en chaîne, à commencer par celle de son libraire Vascosan, cela ne l'empêche nullement de signer avec lui un nouveau contrat quatre ans plus tard, comme si l'érudit et son libraire avaient trouvé solidairement leur intérêt à inonder le marché considérable, y compris dans les pays germaniques, des éditions scolaires d'Aristote.

Si les libraires n'étaient pas davantage à cette époque qu'à la nôtre des philanthropes, il serait injuste de ne pas tempérer ces critiques, comme le font d'ailleurs certains de nos érudits, et reconnaître le sens du risque de nombre d'entre eux au vu des prouesses techniques que représentent de telles éditions et donc de leur coût malaisé à compenser dans un marché étroit. Cas le plus frappant et sans doute parmi les mieux documentés, le Psautier polyglotte sur huit colonnes de Justiniani a nécessité la fonte de caractères grecs, hébreux et arabes ainsi que le déplacement à Gênes de l'imprimeur turinois avec sa presse. La remarquable qualité des résultats n'évita pas un désastre financier, faute de subventions suffisantes du mécène papal, bloquées pour des raisons politiques. A peine un quart du tirage, alors considérable, de deux mille exemplaires fut finalement vendu. En France, Hervet se plaint encore en 1556 du petit nombre d'imprimeurs de grec: cela dit assez les risques encourus en dépit des encouragements de deux monarques successifs pour la fonte des «grecs du roi».

Le dédain manifesté par beaucoup d'humanistes, à commencer par Giustiniani, à l'égard d'imprimeurs aussi ignorants qu'avidés tient à la hâte fréquemment remarquée par les préfaciers: on leur arrache leurs pages à mesure qu'ils les écrivent pour les imprimer aussitôt, sans donc disposer toujours d'un ensemble achevé. Si le lucre peut en être la cause, il n'eût pas été moins pertinent d'invoquer le coût de l'investissement lourd et du papier immobilisés. Vanté à plusieurs reprises comme propice à l'avancement des connaissances, l'abaissement du prix des livres supposait un accroissement des cadences et tous les inconvénients qualitatifs entraînés par le passage à un système déjà industriel et quantitatif. La masse d'éditions produites sur plus d'un siècle, concernant seulement douze humanistes, montre que ce type de production connu pour environ la moitié d'entre eux et compte tenu des nombreuses émissions une diffusion rentable à Paris et presque simultanément en province ou dans les pays limitrophes. Dès 1512, en effet, Josse Bade évoquait sans autre précision le gros tirage d'Adon de Vienne et de Grégoire de Tours. La diffusion des travaux humanistes semble avoir assez généralement gardé le même rythme jusqu'au début du XVII^e siècle qui continuait pour une bonne part à vivre sur les acquis du siècle précédent.

A partir d'un choix restreint d'humanistes dans ce premier volume, l'image que ceux-ci et leurs libraires renvoient de leur pratique pour transmettre et diffuser les textes paraît étonnamment précise et globalement fiable. En dépit des récurrences en partie topiques de la propagande humaniste ou des conventions de l'encomion, divers recoupements permettent de saisir des réalités objectives: l'existence d'une communauté savante spontanément et réellement internationale où manuscrits et imprimés circulent librement et rapidement tout au long du siècle. En dépit de plaintes parfois fondées, la production garde dans l'ensemble une qualité remarquable. Peu d'erreurs typographiques affectent des éditions autrement plus difficiles à composer que celles qui ressortissent à des genres littéraires plus courants. Touchant le contenu, le manuscrit utilisé pour l'édition peut certes passer pour défectueux selon nos critères. L'intérêt de celle-ci n'en est pas moindre pour proposer des leçons de témoins disparus, utiles aux éditeurs actuels de textes antiques ou médiévaux, en tout cas révélatrices des sources et des méthodes de travail des humanistes à l'époque du passage du manuscrit à l'imprimé qu'on sera désormais mieux à même d'approfondir.

Le deuxième volume d'hellénistes français en préparation confirmera peut-être en partie les remarques qui viennent d'être faites et en nuancera certainement beaucoup d'autres à partir d'un échantillonnage plus large. Les diverses équipes qui après la Hongrie ont accepté de s'associer à cette entreprise, en Allemagne, en Hollande et en Italie, contribueront grâce à des sources nouvelles et plus abondantes à préciser les contours d'un paysage qui ne saurait se découvrir à l'échelle d'un seul pays et ignorer une République des Lettres qui seule lui donnera son sens.